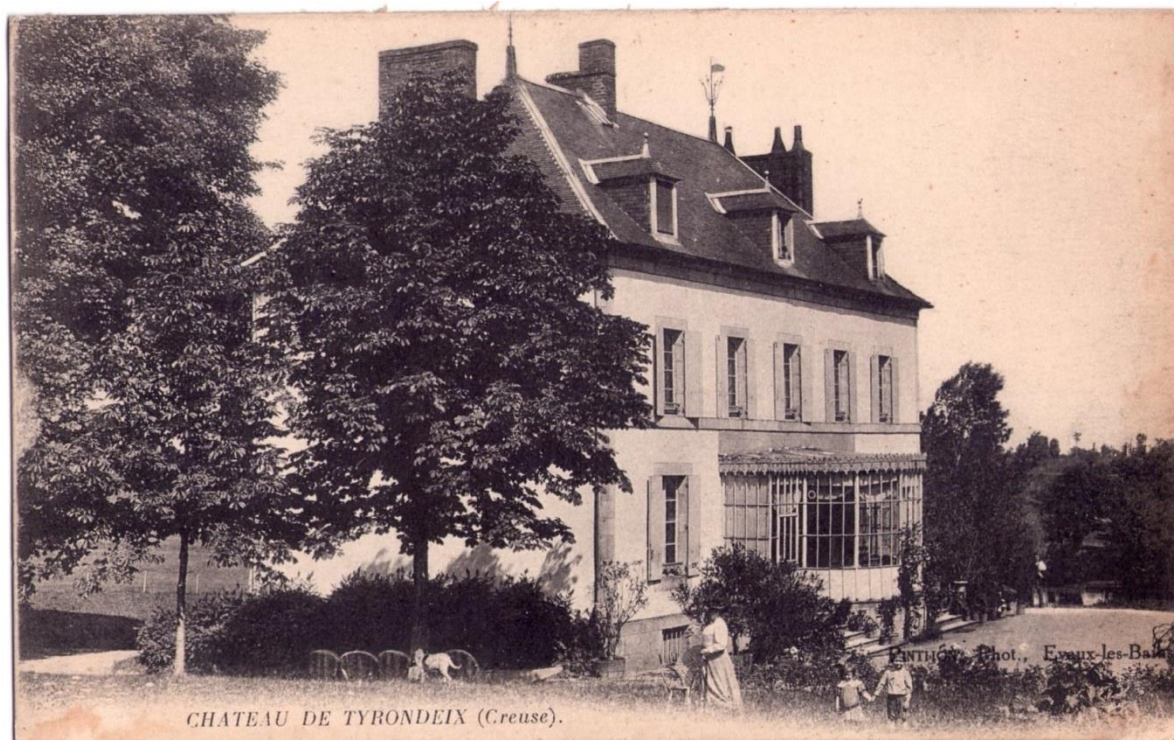


Une enfance au château du Tirondet.

Par Antoine de Matharel (Avril 2012)



Le château du Tirondet dans la première moitié du 20^{ème} siècle.

Dans l'album de famille que notre mère composa patiemment pour nous, le chapitre des photos consacré au Tirondet est intitulé par elle : *"Le paradis perdu"*. Coïncidant nécessairement avec la mort de sa propre mère, puisque la propriété avait été vendue en viager sur sa tête, comme on dit, l'on peut imaginer quel choc fut pour elle l'abandon de cette maison où elle avait vécu successivement une partie de sa jeunesse et les années tragiques de la guerre. Elle avait partagé sans le compter son temps entre ses enfants bien sûr (elle me scolarisa à domicile pendant un an), les soins aux tantes avant leur mort, la compagnie si précieuse de grand-mère, et les randonnées courageuses en bicyclette dans les fermes de la région, où elle négociait âprement le beurre et les œufs des temps de disette et prodiguait ses soins d'infirmière bénévole à tous les éclopés de la paroisse et du canton.

Quand je suis retourné beaucoup plus tard au Tirondet, alors revendu à des étrangers, je n'ai pu, contemplant notre maison d'enfance, retenir mes pleurs,

ce qui, paraît-il, est un peu ridicule de la part d'un adulte mâle : j'avais plus de trente ans ! « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ... ? » J'aimerais savoir faire revivre, dans les pages qui vont suivre, une part de ce qui habita mon cœur de petit garçon et celui de mes frères et sœur. Malheureusement, n'est pas Proust ou Rousseau qui veut !

Nous ne sommes pas les seuls à avoir éprouvé ce lien très affectif avec le Tirondet ? Avant nous, les générations précédentes, qui y avaient vécu plus constamment que nous, ne peuvent manquer d'avoir ressenti le même attachement. Notre arrière-grande tante Clotilde, tante Clo (Comtesse Clo, de son nom d'écrivaine) qui n'était pas Marcel Proust non plus, mais qui avait néanmoins un beau talent d'écrire, ne cesse, comme nous le verrons, d'évoquer de façon détournée, mais très claire, cette chère maison où elle situe en somme, quelle que soit la fiction romanesque, la presque totalité de ses romans.

“Dominant une jolie vallée piquée de hêtres, en pleine Creuse sauvage, une haute et large habitation sans style émerge de tourelles aiguës.” Ainsi commence l'ouvrage de la comtesse Clo intitulé *“Au bout de l'ombre”*. Si la maison sans style évoque à coup sûr le Tirondet, les tourelles sont en concordance avec la mode des *“châteaux”* XIXème, héritée d'un faux Moyen Âge. On en trouve une à La Chaussade par exemple, elles sont par contre en contradiction avec le poème de tante Clo, *“point de donjons pas de tourelles / De créneaux ni de pont-levis / C'est un simple nid d'hirondelles ...”*. Soit !

J'écris *“le Tirondet”* et non *“le Tyrondeix”*, orthographe inventée, nous dit Aimery de Verdalle dans son ouvrage sur notre famille, par Jean-Baptiste-Louis de Verdalle lorsqu'il fit l'acquisition de la maison en 1770. On essayait de trouver à cette appellation une étymologie douteuse, eix (aix, aqua) étant censé représenter l'eau de la mare ou l'étang du Goulet, ou cette nappe souterraine dont l'oncle Robert, qui avait des talents de sourcier, nous révélait l'existence en faisant tourner dans ses mains une fourche de noisetier.¹

Quant aux hêtres, ils sont loin d'être sans importance dans mes souvenirs d'enfance. Avec le chêne, il s'agit je crois de l'arbre le plus fréquent dans la

¹ Curieusement, les acquéreurs récents du Tirondet ont installé une piscine à l'endroit même où la fourche, je m'en souviens de façon très précise, tournait, en contrebas des sapins qui bordaient le jardin

Creuse. Au Tirondet, il fut choisi par le grand-père Henry, constructeur du nouveau Tirondet (et, hélas peut-on dire, destructeur de l'ancienne gentilhommière) pour border l'allée monumentale qui, depuis la route de Mainsat à Sannat, mène à notre maison les piétons, les charrettes et les voitures. Grand-mère me racontait, soit qu'elle en eût été témoin, soit par ouï-dire, quelle peine son grand-père avait eu à aménager cette allée magnifique bordée tous les dix ou quinze mètres environ par deux rangées de hêtres. Tels que nous les avons connus, ces beaux arbres étaient en fort bon état ; mais leur pousse primitive n'avait pas été sans aléas : les uns poussant de travers, d'autres crevant prématurément, il fallait donc boucher les trous par de jeunes pousses qui déparaient au côté de celles qui avaient grandi depuis l'origine...

Au bout de cette allée de trois cents mètres en ligne droite, il fallait par contre, pour arriver à la maison par la grande cour, gravir la dénivellation importante qui séparait l'allée, en bas, et la maison, en haut. Cet accès se faisait, à mi-chemin du sommet, par un tournant très aigu que les autos ne pouvaient franchir sans la manœuvre d'une marche arrière suivie d'une marche avant. Une révolution technique permit d'éviter cet inconvénient : l'oncle Robert arriva un jour avec la nouveauté de l'époque, la traction-avant, qui permettait de "*prendre*" le tournant sans manœuvre.

L'autre caractéristique de nos hêtres creusois, c'est la tendreté de leur écorce. Celle-ci permet aux amoureux d'y graver leurs noms enlacés dans un cœur. Elle permettait aussi bien, et c'est là l'essentiel, aux enfants que nous étions comme à ceux des générations précédentes, d'écrire grossièrement, de la pointe du couteau de poche, leurs prénoms ou leurs initiales. Ceux-ci, de la sorte, ornaient les allées du bois et plus particulièrement le haut de l'allée principale qui, en partant de la maison, conduisait à l'étang du Goulet. Je me souviens que je savais y reconnaître, à travers la mousse et le gonflement des écorces, les initiales de notre mère qu'elle n'avait peut-être pas gravée elle-même ; elle avait confié sans doute la tâche à l'un de ses frères, meilleur manieur de ces couteaux pliants que les petits garçons rêvent d'avoir dans leur poche en attendant, plus grands, d'en obtenir la permission.

Notre trisaïeul Henry de Verdalle avait hérité de son père Annet une petite gentilhommière située sur le territoire historique de la Combraille d'Évaux-les-Bains, ancienne patrie des Combovices : une peuplade celte qui,

contrairement à ses voisins Arvernes ou Lemovices, resta longtemps à l'abri de l'emprise romaine. Le village d'Astérix aurait-il son origine aux alentours du Tirondet ? Toujours est-il que le grand-père Henry, n'ayant plus la place de loger sa nombreuse progéniture, entreprit de construire à la place de son petit château une demeure plus spacieuse qui sera, moins d'un siècle plus tard, notre maison d'enfance.

Lorsqu'il décida de reconstruire le Tirondet, Henry de Verdalle prit le parti d'en dessiner lui-même les plans, sans avoir recours à un architecte. Le résultat, nous le savons, est d'une architecture assez banale, mais nous pouvons aussi nous interroger sur les partis qui auraient été pris à cette époque de réaliser des pastiches de donjons et de tourelles, pour reprendre les vers de la comtesse Clo qui ont si admirablement résumé les caractéristiques de cette maison que nous aimons tant malgré, justement, ... son manque de caractère ! Heureusement en somme, le Tirondet n'est pas le Tyrondeix !

L'arrière-arrière-grand-père fit-il des erreurs dans la conception de cette maison, pardon ! de ce "*château*" comme on l'appelait à l'entour : je me souviens encore du jour où mon cher frère Armand tomba, vers le haut de l'allée (l'allée des hêtres), des branches du cerisier d'un champ voisin : "*L'Armand du château est tombé, l'Armand du château ...*" (Avec l'accent creusois, bien entendu : "*L'Arrrmin do chââtieau*"). Ces appels pressants des métayers du Tirondet nous firent accourir. Mais revenons à notre trisaïeul. Nous, constructeurs d'appartements, distinguons avec soin dans la répartition des pièces le "*côté jour*" et le "*côté nuit*". Le problème du grand-père était différent. Il convenait de répartir avec soin dans cette grande, - mais insuffisamment grande ! - maison, à une époque où les machines n'avaient pas encore remplacé la main- d'œuvre, le logis des maîtres et le logis des domestiques. A l'époque où nous y vivions, la chambre (minuscule) de Jean et d'Émilienne se trouvait à mi-chemin de la salle à manger et de la cuisine, dans l'escalier qui descendait vers la pièce aux fourneaux. Les autres domestiques de notre aïeul logeaient pour partie dans un bâtiment de la grande cour et pour partie dans les mansardes du deuxième étage. Le reste de la maisonnée, la famille, s'entassait, je ne sais trop comment, au premier étage ; composé de quatre chambres seulement, plus un vaste cabinet de toilette qui jouxtait la chambre de tante Mathilde (Tatie) et qui fut plus tard

celle de Sabine, et la petite chambre qui donnait sur la façade arrière de la maison et où, je le rapporte ailleurs, j'appris à lire (des bouquins) et à écrire (des poèmes).

Au rez-de-chaussée existait encore une pièce-bibliothèque peuplée de livres anciens, où l'adolescent que je fus, lut ou feuilleta passionnément la Bible de Gustave Doré, la somme de Saint-Thomas d'Aquin, les Voyages du jeune Anacharsis et les Mémoires du Cardinal de Retz dans leurs éditions d'époque. Il y avait aussi les souvenirs de guerre du colonel de Ponchalon, notre arrière-grand-père ; cette guerre, c'était la conquête de l'Indochine, et comme je lus ce livre à l'époque même de la guerre d'Indochine de notre génération, la parenté extrême des deux conflits, leur cruauté, les méthodes de l'armée régulière et celles de la guérilla, me sautaient aux yeux.

Que sont mes amis devenus ? Mes amis les livres !!! Cette pièce, qui jouxtait l'entrée arrière de la maison (une grande porte qui laissait passer l'air et que protégeait du froid, à la hauteur du sol, un rustre boudin de laine), était, outre les bouquins, équipée d'un lit. Et grand-mère me rapportait que son grand-père dormait autrefois dans cette pièce cependant que sa chaste épouse était logée au premier étage, dans la première chambre en haut de l'escalier (celle qui de notre temps était occupée par Tatie et plus tard par l'oncle Rice). La petite fille entendait son grand-père quitter à pas de loup, dans la grande maison endormie, la chambre-bibliothèque pour rejoindre au premier étage son épouse attentive ; un moment plus tard, redescendre et se recoucher au milieu de ses rayons de livres. C'est ainsi que l'on fait douze enfants.

L'erreur de notre trisaïeul fut la suivante : l'accès des mansardes, lieu de couchage, depuis la cuisine ou depuis les communs, lieux de travail et de restauration, n'était possible, l'hiver surtout (l'été, je le suppose, le tour était possible par la porte extérieure de la façade arrière) qu'au travers du salon où le soir, la société distinguée du château se réunissait sur les fauteuils de style au coin de la cheminée de marbre blanc. Vers huit ou neuf heures, sous l'œil des ancêtres, la "boulangère", le "voyou", (chacun des portraits de famille était doté depuis longtemps de son surnom de rire), les domestiques du Tirondet, une bougie dans la main, défilaient à travers le salon, entrant par la porte qui venait de la salle à manger et chacun tour à tour prononçait un déférent "*Bonsoir monsieur le comte*" avant de disparaître par l'autre porte, qui donnait sur l'unique escalier du "*château*" : un espace vaste et, l'hiver,

glacé, dont la décoration principale consistait curieusement dans une immense gravure du combat des Horaces d'après la célèbre peinture de David. Je m'interroge encore sur la présence étrange du peintre régicide dans ce château de monarchistes convaincus.

Pour pallier l'inconvénient, grand-père Henry fit percer dans le mur de l'office qui jouxtait la salle à manger une porte très basse qui permettait aux domestiques, à condition de se pencher fortement pour ne se point fracasser le crâne, par un petit couloir ménagé devant le local des "*petits cabinets*", d'accéder directement à l'escalier et donc aux mansardes. Sous l'escalier se trouvait en effet le modeste local équipé certes d'un siège à l'anglaise, mais dépourvu de chasse d'eau, puisque la maison, jusqu'à son réaménagement, que je n'ai pas connu, par la tante Jacqueline, n'était pas dotée d'eau courante. A l'arrière du siège, un levier permettait de faire pivoter le couvercle inférieur de la cuvette et libérer de la sorte, en direction de la fosse septique, ce "*modeste cadeau*" dont Alfred de Musset a chanté jadis les "*parfums indiscrets*". Quant au "*courant d'onde pure*" auquel se réfère aussi son poème, il était assuré par un broc dont il fallait avec régularité assurer, un étage plus bas, le remplissage dans la buanderie, près de la cuisine, où se trouvait l'unique arrivée d'eau de la maison. La proximité de ce lieu d'aisance aussi frais l'été que, l'hiver, glacial, (oh ! le contact soudain de la lunette et de la peau des ...!) avec la bibliothèque voisine vous laissera sans doute supputer que bien des bouquins firent le chemin d'une pièce à l'autre, pour accompagner le temps des "*besoins*", dans cette solitude des lieux "*où le roi va tout seul*".

En dehors de ce lieu d'aisance existait encore, dans le chemin qui menait à la ferme d'en bas, un autre lieu, destiné jadis au personnel domestique, équipé d'une planche à deux trous circulaires où l'on pouvait de compagnie satisfaire aux besoins pressants de la nature. Ce voisinage obligé, cet inconfort manifeste à destination d'un personnel "*inférieur*" faisait au contraire notre joie, je parle en tout cas des garçons pour qui toute anomalie quelque peu scatologique est un sujet de prédilection pour le rire.

En dehors des mansardes, l'autre domaine du personnel de maison et de jardin était constitué de la cuisine et des communs. Au rez-de-chaussée bas de la maison, la cuisine, quand nous étions petits, était le domaine réservé de la vieille cuisinière dont j'ai oublié le nom, mais dont restent dans ma

mémoire la robe et le tablier noirs et, je crois, une humeur quelque peu ronchon qui nous tenait à distance de ce lieu réservé au quotidien de son travail. Nous avions le droit quelquefois, en enjambant l'un des deux bancs de la très longue table, à participer sur le bois luisant à l' « écossage » des petits pois ou à l'équeutage des haricots verts, et surtout, à la saison d'automne, les années où ils étaient abondants, à l'importante tâche de la préparation des champignons. Nous rapportions des paniers pleins de cèpes qui poussaient sur la pente du bois, au-dessus de la mare, et des quantités de girolles écloses dans la mousse, sous les fougères qui bordaient la longue allée du bois; enfin, la vaste prairie qui s'étendait à l'arrière de la maison nous fournissait des provisions de rosés grandis sous l'abri des sapins.

La cuisine se trouvait ces jours-là emplie de l'odeur humide de forêt de ces champignons frais dont il fallait trouver l'usage, car, certaines années, la récolte dépassait largement les capacités d'absorption de la population présente au Tirondet, quel que fut l'appétit des enfants et le louable souci d'économie de grand-mère et des tantes. On tendait alors au plafond de la cuisine des lignées de ficelles garnies de girolles auxquelles les quelques mois d'hiver permettraient de se dessécher pour des préparations futures.

Dans la cuisine, le fourneau de fonte était imposant. Pour permettre aux fait-tout, aux marmites, aux bouilloires et aux casseroles d'être en contact plus direct avec le feu de bois, un long crochet permettait de retirer un par un les "ronds" de fonte qui fermaient chacun des foyers. Les enfants que nous étions, quand il nous arrivait d'y assister, contemplaient avec fascination le jeu des flammes qui s'élançaient alors de l'ouverture ainsi défaite avant que la main prudente de la cuisinière y repose le récipient choisi. A l'une des extrémités du fourneau se trouvait un réservoir intégré, destiné à fournir à volonté de l'eau bouillante que l'on renouvelait par un couvercle en fonte et dont on se fournissait par un robinet qu'il nous était bien entendu défendu d'approcher. Malheureusement ce robinet se trouvait à hauteur d'enfant et notre frère Dami, à l'âge où l'on vient d'apprendre à marcher, échappant un instant à la surveillance, s'approcha justement de l'endroit redoutable et manœuvra l'orifice interdit. Il en résulta une brûlure à l'aine, une brûlure suffisamment étendue pour remplir d'affolement la maisonnée entière et surtout pour nécessiter, des jours et des semaines, compresses, pommades, déshabillages et rhabillages douloureux, des soins qui lui arrachaient des cris émouvants

et valurent à notre pauvre mère une pénible tâche journalière.

Plus tard, plus grand, j'aimais aller à la cuisine, dont le personnel avait changé et dont l'accès nous était plus facile. A l'âge de treize ans, je crois, j'y tutoyais la jeune Georgette, du même âge que moi, qui, comme d'autres adolescentes pauvres, travaillait chez nous pour ramener quelques sous à sa famille. Elle était tenue de me vouvoyer et de me nommer, comme les autres domestiques et comme les métayers, "*monsieur Toto*". Cette inégalité de traitement avec une enfant de mon âge m'avait scandalisé ou plus précisément se heurtait à ma plus totale incompréhension. Quelques années plus tard, dans la même cuisine, je descendais au rez-de-chaussée bas de la cuisine lire l'éditorial du journal auquel Jean et Émilienne étaient abonnés et qui m'apportait des informations sensiblement différentes de la presse présente au rez-de-chaussée haut. Ainsi se forment dès l'enfance les convictions politiques. La cuisine était alors également le lieu où la radio émettait à tue-tête les chansons de Tino Rossi et d'Édith Piaf pour lesquelles, je le dis à ma honte, je n'avais alors que mépris, et ces reportages sportifs haletants qui firent la gloire de Georges Briquet.

A côté de la cuisine se trouvaient deux locaux très étroits et pour l'un très humide. Le premier abritait le poste d'eau de la maison. L'on descendait des étages pour remplir, à l'arrivée du robinet de cuivre, les brocs servant à la toilette et au service des WC. L'hiver, une ficelle pendait du tuyau, au bout de laquelle un clou suspendu trempait dans un petit récipient d'eau : la rouille en s'y répandant permettait de produire - et d'absorber contre la grippe - cette *eau ferrugineuse* popularisée quelques années plus tard par le merveilleux monologue de Roger Pierre et de Bourvil. Le second local, équipé d'une modeste lucarne d'aération et d'une température plutôt égale, était affecté principalement aux conserves. Je me souviens qu'avant l'hiver, on y plaçait sur une surface de service des provisions d'œufs enveloppés, un par un, de journaux pour en assurer la conservation sur un grand nombre de semaines. La mode des *dates de péremption* n'avait pas encore envahi notre France profonde !

En dehors de la maison principale, notre trisaïeul avait construit plusieurs édifices nommés "*les communs*". En montant dans la direction du jardin, l'on trouvait en premier lieu la basse-cour où, - "*petits ! petits ! petits !*" ou "*p'tis ! p'tis ! p'tis !*" - je vois encore grand-mère lancer à la volée du grain aux poules.

Dans les locaux souillés des excréments de la volaille, nous avions, une année au moins à mon souvenir, installé des "*citrouilles*" (des potirons en fait) creusées et dotées d'une bouche et deux yeux et éclairées de l'intérieur par une chandelle. Ces personnages, à notre grand plaisir, inspiraient une terreur panique à notre frère Dami, fort petit à l'époque et qui s'enfuyait en hurlant. Je ne sais si cette installation s'était faite à la veille de la Toussaint, la date de la fête celtique, puis anglo-saxonne, de *l'Halloween* : à ma connaissance, la tradition de cette fête n'a jamais traversé la Creuse... Je garde par contre un souvenir plus précis de la Saint-Jean (le 24 juin, c'est l'antique fête du solstice d'été) où les enfants de la ferme et nous allumions des feux dans les allées et nous élancions pour sauter par-dessus le brasier.

Au-dessus du poulailler existait un vaste grenier peuplé d'un nombre appréciable de malles en fort mauvais état. Dans chaque malle, l'on trouvait les tenues militaires des nombreux officiers qui avaient jadis fait partie de la famille. Ces vêtements dataient tous d'une époque où l'uniforme, avec ses brandebourgs et ses couleurs de bleu, de noir, de rouge, était infiniment plus beau qu'aujourd'hui, même quand l'on en confie le dessin aux grands couturiers. Il va sans dire que pour nous, les enfants, ces uniformes délavés, mais magnifiques, étaient des tenues rêvées de déguisement, d'autant que l'on trouvait aussi des armes blanches, épées droites, sabres recourbés. J'ai su que quelques années après notre départ du Tirondet, le plancher de ce grenier s'était écroulé sur le poulailler du dessous et les ombres vestimentaires de nos anciennes gloires militaires ont ainsi terminé leur repos posthume dans un envol de crottes, de poussière, de plumes, de poules, de malles éventrées.

La plus grande partie des "*communs*" se trouvait autour de la "*grande cour*", à l'emplacement du vieux Tirondet démolie par le grand-père Henry. D'un côté se trouvait le hangar à bois et la "*bâche*" surtout, un petit réservoir d'eau de cinquante centimètres de côté et de cinquante centimètres de profondeur, qui remplissait de terreur nos mère et grand-mère, effrayées de nous voir un jour piquer la tête la première et nous noyer dans ce modeste réceptacle. A côté, un vaste bâtiment contenait un amoncellement de débris de menuiserie et d'anciens instruments de culture qui témoignaient d'époques révolues où peut-être un personnel agricole travaillait, en dehors des métayers, sous les ordres directs des grands-pères. De l'autre côté de la cour était situé le garage

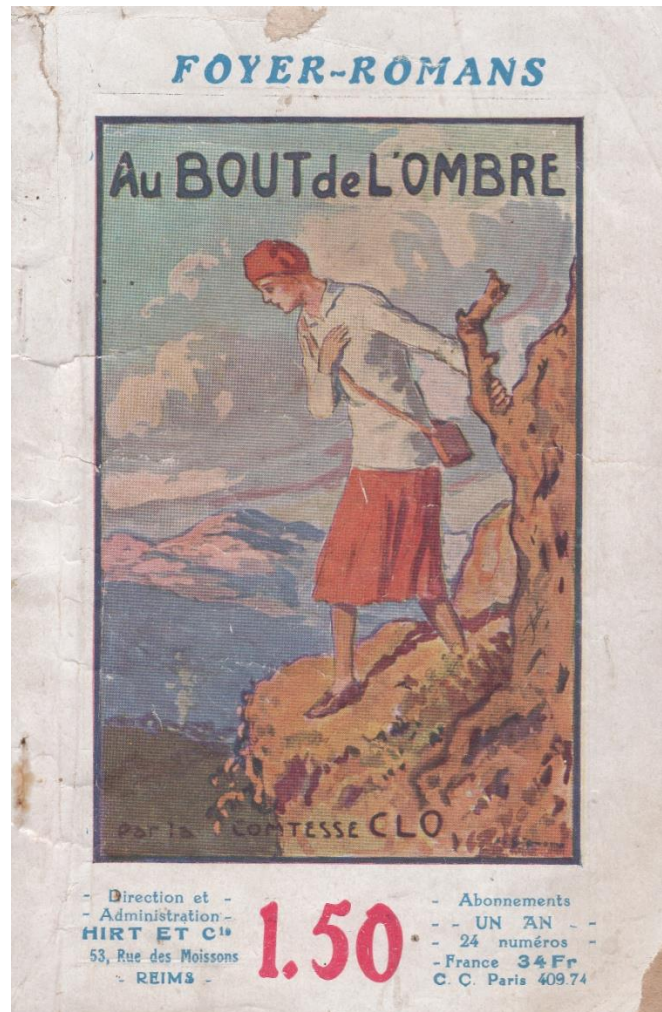
où l'on trouvait l'auto des tantes, celle de la tante Clo, je suppose. Entré dans ce local, j'y respirais avec délices une odeur de graisse et d'essence que les nez délicats d'aujourd'hui ne m'apprendront jamais à haïr. Le démarrage des voitures était de ce temps-là une entreprise laborieuse : il était en effet nécessaire d'introduire à l'avant du moteur et de tourner, à grand renfort de bras, la manivelle dont l'effet de retour était parfois redoutable : les mains s'y prenaient des coups douloureux et l'oncle Robert me montrait, en retroussant sa lèvre supérieure, une incisive morte autrefois d'un coup de ce "*retour de manivelle*" et qui faisait une tache grise dans le sourire de ce si bel homme.

A l'autre bout du bâtiment se trouvait l'écurie, qui logeait les chevaux de labour de la métairie d'en haut. Sur les très larges croupes de ces chevaux à robe grise ou baie, Dédé, le fils des métayers, mon frère Miki et moi-même, quand nous étions encore petits, trouvions place à trois sur un seul cheval pour des itinéraires qui nous conduisaient vers les champs. Si je ferme aujourd'hui les yeux, je sens en moi renaître l'odeur de paille, d'urine et de crottin qui emplissait l'étable et dont le souvenir, aujourd'hui encore, enchante mes narines. Un jour, - j'étais petit - que j'étais allé seul visiter les chevaux, la fermière d'en haut, Joséphine, entra dans l'étable. Je me camouflai derrière la paroi d'une stalle. Et je vis Joséphine, debout, pisser entre ses jambes d'un jet dru, vertical et qui moussait par terre, à la façon d'une jument, en somme, puis disparaître sans me voir. Féminité ! Que de fantasmes l'on commet en ton nom ! Joséphine était une illettrée totale. Mais elle savait parfaitement compter et lorsqu'il s'agissait des comptes du ménage ou de la vente des animaux de la ferme, nul ou nulle n'aurait su égaler la force et la rapidité de ses calculs mentaux. "*Quand je dois embaucher un couple de métayers, disait l'oncle Robert, je ne regarde pas l'homme : grosso modo, tous se valent. C'est la femme que je choisis.*"

LES TANTES

Autant la véranda, dont nous envahissions avec joie, dès les premiers jours de l'été, les confortables fauteuils en osier, était claire, inondée de soleil, autant la salle à manger, située en second jour par rapport à la véranda était sombre. L'électricité, dont s'était équipée depuis peu la maison (et qui succédait à l'acétylène) restait allumée pendant les repas. Dans un angle, sur le seul poêle de la maison, l'on faisait griller, les jours de fête, des rôties

brûlantes de graisse d'oie. Près du poêle, un poste de radio comme on n'en trouve plus aujourd'hui qu'aux puces et qui ferait faire une moue de mépris à nos petits-enfants férus d'informatique. Les repas réunissaient autour de la table ce qui subsistait de l'ancienne population surabondante du Tirondet et des douze enfants du grand-père Henry : trois femmes vêtues de noir, âgées, célibataires, trois sœurs, les seules survivantes depuis la mort de leur sœur aînée, Adèle, quinze ans plus tôt.



A gauche : Clotilde de Loubens de Verdalle (1855-1941), dont le nom d'auteur était Comtesse Clo. A droite : couverture d'un de ses romans « Au bout de l'ombre », paru en 1929, dont Mr de Matharel cite un extrait P 139.

Présidant le repas face à face, Clotilde et Mathilde ; à côté de cette dernière, Marie-Antoinette. Tante Mathilde, *Tatie*, avait, nous dit Aimery de Verdalle, repris la direction de la maison après la mort de sa sœur aînée et avait en outre élevé l'oncle Lionel, privé prématurément de sa mère Pauline. J'ai gardé mémoire d'une femme très douce avec ses cheveux blancs bouclés, très

réservée, peu bavarde et pour cette raison sans doute, j'ai peu de souvenir d'elle. Tante Clo était, à cette époque, complètement sourde. Quand la conversation s'animait, il fallait s'interrompre pour lui crier très fort dans l'oreille l'affirmation ou la plaisanterie qui venait de se dire. Cette femme si intelligente et si active se trouvait ainsi réduite, dans sa vie sociale et familiale, à la portion congrue et pour cette raison encore, je ne puis dire que je l'aie vraiment connue. Elle est morte en 1941, à 86 ans, peu après notre installation de guerre au Tirondet.

Tante Nette mettait dans les repas une certaine animation. Sa piété bien connue ne l'empêchait nullement de rire et de faire rire le reste de la famille ; quitte à se laisser tracasser par l'oncle Rice, le grand taquin de la famille (et ma sœur en sait quelque chose !), quand il plaçait par exemple à côté de son assiette une loupe et un microscope pour l'aider à trouver les arêtes dans les poissons. Elle nous racontait aussi comment sa sœur Adèle, le jour de ses quarante ans, avait eu droit, dans la chapelle du Tirondet à un discours, un sermon du curé de l'époque qui s'exprimait en ces termes : *"Il y a quarante ans naquit une rose"* et la tante Adèle de l'interrompre : *"Elle est fanée, monsieur le curé !"*. L'on riait volontiers au Tirondet, l'on chantait aussi, sur des airs empruntés aux motets religieux : *"Alléluia, les chou-oux sont gras / le vieux curé n'en mangera pas / Le sacristain en mangera bien / Alléluia-a les choux sont gras / Alléluia !"* ou, à travers eux, aux Passions de Jean-Sébastien Bach : *"Tu t'en vas et tu me qui-ittes / Tu me quittes et-et tu t'en vas..."*. Tante Nette nous chantait aussi la chanson de la *jambe*, dont je la soupçonnais d'être l'auteur : *« Comme un bâton de coudrier, Voici ma jambe, voici mon pied, - Voici mon pied, voici ma jambe, voici le pied de mon autre jambe, Voici mon pied »*. Mais peut-être n'était-ce là qu'un air à la mode de sa jeunesse, comme il en courait tant dans ces temps d'opérettes. A tout propos, maman arrangeait aussi à sa façon le *« Et allez donc, c'est pas mon père... »* de *la Môme de chez Maxim*.

Je me souviens aussi de conversations sur la mort, qui n'était évidemment pas absente des préoccupations de ces sympathiques vieilles dames. Le souci principal était à cette époque d'avoir l'assurance de ne pas se voir enterré vivant. Ce fantasme nourrissait nombre d'histoires plus ou moins effrayantes concernant de faux morts, qu'ils se soient réveillés en pleine messe d'enterrement ou qu'on ait découvert qu'ils s'étaient réveillés, puis endormis

à jamais, dans l'horreur du tombeau lui-même.² L'on n'avait pas encore admis à cette époque la solution de l'incinération qui naturellement met à l'abri de ce genre d'épouvante. Quoiqu'il en soit, la bonne tante Nette ne manquait pas de terminer ce genre d'entretien par cette remarque plaisante et rimée, *"De quoi parlons-nous ? Du trou !"*

Tante Nette avait, l'automne précédent, organisé, je ne sais plus à quelle occasion, un spectacle dont les enfants seraient les acteurs. Je me souviens qu'elle m'avait longuement exercé à réciter un court poème dont aujourd'hui je me trouve incapable de me rappeler le thème ou le texte. Pis encore, au moment de procéder à cette récitation, je me vis bloqué par la timidité et incapable de prononcer une parole, malgré les objurgations de la pauvre tante Nette dont je vois encore, aujourd'hui, la figure désolée par ma défection.

Paradoxalement, au lieu d'avoir mémorisé le texte dont j'étais chargé d'assurer la promotion, j'ai gardé le souvenir d'une chanson que tante Nette avait fait apprendre à notre sœur aînée ; et je vois encore Sabine, vêtue d'une sorte de pyjama bleu clair, interpréter ce texte et cette mélodie qu'à défaut de retenir mon rôle (énigmes de la mémoire !) j'ai parfaitement conservés dans mon souvenir. Il s'agissait d'une pastorale que j'ai donc retenue à quelques mots près ; la mélodie, je ne sais pas l'écrire mais voici quel était le texte :

"Ils sont là, couchés sur l'herbe, ces blancs moutons, que ma houlette compte le soir. Je m'en vais sur cette pierre à genoux, faire une prière, pleine d'espoir. Le soleil touche l'horizon, l'ombre grandit sur le gazon, c'est l'heure où chante ma chanson, c'est l'heure où chante ma chanson."

J'avais six ou sept ans cette année-là. J'en ai plus de dix fois davantage aujourd'hui. Ma timidité s'est-elle envolée ? Je ne suis pas très sûr d'avoir fait, depuis ce jour-là, les progrès nécessaires à me valoir la qualité d'adulte !

Tante Nette et Tatie sont décédées le même jour de février 1942, au terme d'une congestion pulmonaire qui avait atteint simultanément grand-mère et

² L'oncle Louis de Marcilly, mon bon parrain hypocondriaque, a laissé lors de sa mort un flot de recommandations destinées à lui éviter ce sort terrifiant.

notre frère Dami, lesquels survécurent. Cet hiver mémorable valut à notre mère plusieurs semaines d'agitation, d'inquiétudes douloureuses et de va-et-vient forcené entre les chambres de ces quatre malades, semaines ponctuées par les visites du médecin d'Évaux-les-Bains qui devait parcourir les douze kilomètres qui le séparaient de nous, dans la neige, avec une voiture équipée d'un gazogène, car ne l'oublions pas, nous étions en outre au temps des pénuries de l'Occupation. Ou se déplaçait-il, comme monsieur Bovary, en charrette à cheval ? La mémoire me fait défaut sur ce point.

LE PÈRE DE GRAND-MÈRE

En 1918, une guerre plus tôt, était décédé le frère aîné des tantes, le père de grand-mère et de l'oncle Lionel. Grand-père Roger, notre arrière-grand-père, veuf à 44 ans, en 1890, vivait toute l'année au Tirondet. Avant son mariage, il s'était porté volontaire pour défendre le Vatican sous l'exotique uniforme des zouaves pontificaux, imaginé quelques années auparavant par le vicomte Louis de Becdelièvre, pour qui cette tenue africaine était bien propre à protéger les volontaires français de la chaleur romaine. *"C'est bien une idée de Français que d'habiller en musulmans les soldats du pape"*, avait ironisé un cardinal. Des récits de son père sur ce séjour à Rome, grand-mère ne m'a raconté que ses rencontres avec les maçons creusois qu'il hélait en patois sur leurs échafaudages transalpins.

Il avait bien tenté de travailler, pendant une année, je crois, à Paris, mais les frais de représentation d'un aristocrate digne de ce nom dépassaient largement la faible rémunération du travail qu'il avait trouvé dans la capitale, et dont j'ignore d'ailleurs la nature. En somme, à rester à Paris, il se serait ruiné, à moins, sans jeu de mot, en menant une existence trop modeste, ... de déroger ! Au Tirondet, je ne suis pas très sûr qu'il ait pris en main la direction ou la modernisation des travaux agricoles des métairies. Et puis je pense que la superficie des propriétés familiales s'était considérablement rétrécie au fur et à mesure des successions et des dépenses engagées par le grand-père Henry pour la reconstruction du Tirondet et l'entretien de ses douze enfants.

En réalité, la passion du grand-père Roger, en dehors de sa foi catholique ardente et de la chasse, était la musique et son talent était sa voix. Il connaissait par cœur les opéras et aurait un soir remplacé au pied levé un chanteur défaillant, au théâtre de Montluçon, dans un rôle principal. Au

Tirondet, il ne craignait pas de héler au jardin son frère, le poète, sur une aria improvisée : "Fernan-an- and, je-e te prie, rapporte-moi du ja-a-ardin une bo-o-o-o-otte de poireaux". Mais surtout son année parisienne, perdue pour sa carrière, ne l'avait pas été vraiment pour la musique. Une fois par an, le grand-père Roger refaisait le voyage à Paris et se rendait à l'opéra Garnier tout neuf (il fut inauguré en 1875) avec sa fille. Il n'assistait pas au spectacle à la corbeille ou au paradis, mais depuis les coulisses où il retrouvait ses copains, les chanteurs ou les machinistes. A défaut d'être sur la scène (son rêve ! mais un aristo de ce temps n'aurait pas eu le droit de paraître sur les planches), il écoutait Weber, Verdi, Massenet et, je suppose, les gloires du bel-canto.

C'était si beau qu'il en pleurait d'émotion et de frustration. La petite Marie, ma grand-mère, assise sur ses genoux, essuyait les larmes de joie de son père. "Il n'y avait pas encore la radio, la musique, au Tirondet", disais-je. - "Ah ! s'il avait eu la radio, me répondait grand-mère, il n'aurait sans doute pas passé tant de temps à marcher autour des moissons en disant son rosaire !" Je me suis demandé d'où provenait la vocation musicale de notre arrière-grand-père. Une hypothèse, vite démentie : comme lui, André Messenger, dont grand-mère me fredonnait sans cesse l'air de l'escarpolette, avait été l'élève des Maristes de Montluçon ; le seul homme vraiment célèbre sorti de ce pensionnat où mes frères et moi aurons mené une partie ou, pour moi, la totalité de leur cursus scolaire. En réalité, André Messenger est né sept ans plus tard que Roger de Verdalle et n'a connu à Saint-Joseph que les premiers éléments de sa culture musicale : il y apprit le piano et non pas les airs d'opérette ou d'opéra dont il fera plus tard son œuvre. La rencontre des deux musiciens à Montluçon est peu probable, leur complicité de chanteurs impossible.

Je me suis surtout demandé comment, et pourquoi le grand-père Henry et la grand-mère Gabrielle avaient engendré cette génération d'artistes : Clotilde (comtesse Clo) et Marie-Antoinette (Déols), poètes et romancières, Fernand (Fernand de Loubens), poète, Roger, chanteur. J'ai posé cette question à l'oncle Rice et à Aimery, nul des deux n'a pu me donner de réponse. On peut dire bien sûr que sur douze enfants, les chances sont plus grandes de compter des talents. Sans doute aussi la nécessité de se créer une personnalité d'exception, dans une famille où toute originalité risquait de se perdre dans

le magma d'une descendance trop nombreuse. Les gènes ? Certes, grand-mère Gabrielle était née Chauvigny de Blot, la famille du sulfureux poète du XVII^{ème} siècle, inventeur avec Scarron des mazarinades et dont les chansons, écrivait la marquise de Sévigné, "*ont le diable au corps*". Mais cela n'est pas une explication ! Et puis notre oncle et nos très chères tantes avaient tout sauf le diable au corps, même la pétulante Clo qui se fit, ne l'oublions pas, promouvoir chanoinesse. Nous nous souviendrons aussi qu'à deux générations précédentes, c'est-à-dire au temps de la Révolution, leur grand-oncle Pierre-Joseph fit preuve d'un talent de peintre, malheureusement interrompu par un décès précoce à 26 ans.

GRAND-MÈRE

Grand-mère était douce et merveilleusement tolérante. Son dévouement pour sa fille et pour nous ses petits-enfants, sa merveilleuse entente avec son gendre, sont devenus légendaires. Elle portait des tenues discrètes et fort peu de bijoux. Pourtant je la vois encore revenir d'une promenade, accompagnée de ses deux très petits petits-fils presque jumeaux, Dami et Raoul, qui lui tenaient la main de chaque côté d'elle. Ils s'étaient disputés, me dit-elle. Chacun voulait pour soi le privilège de tenir la main de la bague.

Oncle Rice a raconté comment à l'âge de trois ans, il vit deux gendarmes faire irruption dans l'appartement de Neuilly-sur-Seine, rue Charles Laffitte, pour annoncer la mort au front du capitaine de Ponchalon.³ Une maigre pension de veuve de guerre, une fortune inexistante, ne permettraient désormais que bien mal à grand-mère de nourrir ses quatre enfants. Après 1918, Frédéric Masson, l'historien de Napoléon, qui avait pris en main le secours aux veuves de la guerre, lui proposa dans un premier temps le bénéfice d'un bureau de tabac, une proposition que grand-mère déclina : elle ne se sentait pas l'âme commerçante et se voyait sans doute fort mal vendre des briquets, des pipes, des cigares et des cigarettes. Elle accepta finalement un travail de secrétariat assez particulier, puisqu'il s'agissait d'assister dans ses écritures le grand écrivain de l'époque, Maurice Barrès. Et la comtesse de Ponchalon se

³ Près d'un siècle plus tard, deux gendarmes viendront à Neuilly encore, à quelques centaines de mètres de la rue Laffitte, annoncer à Christian et à oncle Rice la mort de Béatrice, tuée par la chute d'un arbre lors de la tempête du mois de décembre 2004.

retrouva, devant une simple machine à écrire, dont sans doute elle avait appris très brièvement l'usage, en train de taper sous la dictée de l'auteur les pages d'*Un jardin sous l'Oronte* qui paraîtra en 1922. (Relisant mon texte, je me prends à douter fortement que la machine à écrire fût à l'époque utilisée pour ce genre de dictée, mais j'ai malheureusement omis de poser la question à ma grand-mère lorsqu'elle me conta ce souvenir.) Parfois, Maurice Barrès interrompait son texte sur un mot qui le faisait hésiter et demandait à sa si douce secrétaire son avis sur le choix du vocable. "*Que pouvais-je lui répondre, me disait grand-mère, moi l'ignorante, qui n'avais jamais étudié.*" J'ai toujours connu de grand-mère une modestie désarmante.

Après Barrès, je ne sais trop comment elle parvint à mener à l'âge d'adulte sa fille et ses fils, à l'exception de Raoul à qui la typhoïde barra le chemin.

Loulou de Verdalle, dont le père était riche, nous racontait comment il avait fait un jour irruption dans l'appartement de la rue Charles-Laffitte au moment du repas. C'était ce jour-là jour de fête : pour accompagner les patates à l'eau, grand-mère avait ouvert un trésor aussi précieux que banal, exceptionnel en tout cas : une toute simple boîte de sardines ...⁴

Quand maman se maria, après des années de fiançailles, après l'absence prolongée d'un marin qui apprenait son métier autour du monde, grand-mère vint habiter avec nous (je dis "*nous*", mais bien entendu je n'étais pas encore de ce monde !). Entre belle-mère et beau-fils, ce fut, comme je l'ai dit, le coup de foudre ! Il faut dire que la modestie de grand-mère, sa très extrême discrétion, sa douceur, la rendaient si facile à vivre qu'il aurait fallu supposer un monstre d'intolérance pour ne pas l'accueillir à bras ouverts.

Les deux dernières années de mes études à Saint-Joseph, je prenais tous les quinze jours ma bicyclette pour franchir les quarante kilomètres qui séparaient Montluçon du Tirondet et pour passer avec grand-mère les deux jours du week-end. La route était accidentée : les plateaux usés de la Creuse

⁴ C'est en 1942, je crois, en pleine période de restrictions, que nous dînâmes, mon frère et moi, avant de prendre un train pour Montluçon, chez un notable d'Évaux-les-Bains dont le fils devait regagner avec nous le collège mariste. Au menu, deux boîtes de sardines qui devaient provenir des stocks accumulés avec le sucre en morceaux et les pâtes, à la veille de la guerre, par ce prudent pharmacien. Offrez-moi aujourd'hui des louches de caviar, des monceaux de foie gras, de la dinde et des ortolans, rien ne saura concurrencer en saveur et délices cette unique sardine que je trouvai d'une manière aussi inattendue dans mon assiette.

sont traversés de gorges étroites et profondes qui faisaient violemment souffrir, à la descente, mon vélo dépourvu de freins efficaces (il ne possédait en tout et pour tout qu'un seul frein avant !) et à la montée, mes cuisses vaillantes. C'était le soir, je sortais en montant d'un lac épais de brumes et de pollution, c'était la zone industrielle de Montluçon, et je découvrais à la nuit les lumières de Budelière et les terrils des mines d'or du Châtelet, puis, la nuit s'avançant, l'étoile du berger et le ciel criblé d'astres de notre Creuse.

Grand-mère avait alors dans les soixante-dix ans. Son visage, une mosaïque harmonieuse de rides enchevêtrées, exprimait, à l'égal de sa vie et de sa conversation, son extrême gentillesse. Je ne l'ai jamais vue se mettre en fureur. (Comment peut-on passer une existence entière sans se mettre quelquefois, ou même souvent, en colère ?). Elle était vêtue, au contraire des tantes, de gris plutôt que de noir, atténuant ainsi, tout en conservant mémoire, son deuil perpétuel d'un mari et d'un fils. Elle était "effacée", j'emploie à contrecœur ce mot pour désigner une personne qui a tenu dans ma vie une part si tendre et si considérable. "Effacée", mais présente, mais disponible pour tous ceux qui l'ont approchée.

Une grande partie de l'année, elle vivait seule au Tirondet et durant ces week-ends privilégiés que je passais auprès d'elle, elle me racontait très longuement des souvenirs que je regrette de n'avoir su noter sur le moment dans leur intégralité. "*Tu fus son confident*", me disait l'oncle Rice.

De son enfance, elle me racontait ces voyages qui la conduisaient à Paris avec son papa et que j'ai évoqués plus haut. Une fois par an aussi, elle se rendait avec lui en voiture à cheval à Treydieu, près d'Issoire où, même après la mort de Pauline, sa femme, il rendait visite à sa belle-famille. Je ne sais plus si ces cent kilomètres de routes incertaines supposaient une étape de nuit, à Pontaurum ou Pontgibaud sans doute. Un siècle et demi plus tôt était né à Treydieu Alexandre de Damas, le célèbre général de l'Émigration. L'Auvergne est aussi le pays de Pascal, l'inventeur de la machine à calcul, et grand-mère aurait joué dans son enfance, dans le poulailler de Treydieu, avec les roues dentées d'une "pascaline" couverte de crottes. Plutôt que de grand-mère, je soupçonne que ce (faux ?) souvenir (inspiré peut-être du célèbre portrait du docteur Rey, de Van Gogh, trouvé lui aussi dans un poulailler crotteux) nous venait de maman, volontiers conteuse de blagues ou, pour le dire plus élégamment, soucieuse de nourrir nos esprits de belles légendes.

La plus impressionnante était celle de la chasse Rigaud, une légende bien connue de chasseurs hurlant dans les airs ou de walkyries montées sur des chevaux volants, dont maman nous contait le passage, les jours de tempête, en des lieux très précis des bois du Tirondet ou de Fayolle, à la croisée des grands chemins, je veux dire, de chemins qui à nos yeux de petits et pour nos petites jambes, paraissaient effectivement d'une longueur considérable.

Pour rester dans le même ordre de la légende ou du mystère, il était question, dans les confidences de notre grand-mère, de cette devineresse à qui l'on avait demandé de localiser des bijoux perdus à jamais. *"Entre deux noirs, entre deux blancs"*, avait dit la gitane. On retrouva quelques temps plus tard les précieux objets dans le noir d'une armoire, entre deux grands draps blancs où quelqu'un, les ayant cachés, avait oublié sa cachette. Cette époque était très préoccupée par les *"forces de l'esprit"* (comme dira un jour l'un de nos présidents). L'époque était encore récente où Victor Hugo cherchait à dialoguer avec sa fille morte au moyen des tables tournantes et je me souviens que le bon père Valtat nous fit composer en classe de philosophie sur les *"communications de consciences"*.

Le récit qui va suivre et qui repose sur un témoignage des plus sincères, ressort du même type de croyance. Je me souviens en effet avec quelle émotion non feinte grand-mère me racontait cet étrange phénomène prémonitoire qu'elle connut une nuit, au Tirondet je crois. Son beau-frère Herbert, le frère de grand-père Gaston, lui était apparu en plein rêve, l'appelant *"Marie ! au secours ! au secours, Marie !"* du fond d'un ravin très profond. Quelques jours plus tard, elle apprenait, dit-elle, que ce beau-frère avait péri la même nuit, assassiné par des *"naturels"* (comme on disait de ce temps-là) de l'île Maurice où il vivait. Comme cet homme mesurait deux mètres de haut, les meurtriers l'avaient, paraît-il, attendu derrière une porte, juchés sur des tabourets pour le tuer à bonne hauteur, à l'arme blanche.

Grand-mère me racontait aussi sa vie de garnison quand grand-père Gaston était jeune officier à Épinal. Elle était heureuse, je crois, au côté de ce beau moustachu, épousé par entrevue, mais par entrevue consentante. Les matins de dimanche, on y dormait plus tard et l'ordonnance, un soldat-paysan bien sûr, en cette époque où la majorité de la population cultivait la terre, apportait au lieutenant et à sa jeune femme, sur un plateau, le petit déjeuner au lit en pénétrant, par pudeur et par discrétion, mais par des pas un peu

acrobatiques, à reculons dans la chambre. Grand-mère en riait encore ! (Ces paysans soldats, quand ils venaient de la Creuse, parlaient plus patois que français et comme ils ignoraient sans doute les notions trop abstraites de la droite et de la gauche, les exercices, dans les environs de Guéret, se rythmaient dans la bouche des sergents-chefs d'orientations plus concrètes et plus pittoresques : « *Dou côté de la grin-ge ... dou côté dou foumier* ».)

On s'ennuyait beaucoup aux réceptions offertes aux femmes d'officiers par l'épouse du colonel. Comment rendre un peu plus plaisants ces longs après-midis de thé, de petits fours et de compliments frelatés ? Les jeunes femmes des lieutenants s'étaient inventé un jeu : il s'agissait de placer dans la conversation avec la colonelle des mots difficiles et convenus d'avance bien entendu. " *Mon petit garçon a eu la ... colique*". " *Mon bébé souffre de ... diarrhées...*" Et de rire ? Non ! La première épreuve était certes de placer le mot; mais la seconde, justement, était pour la diseuse et pour les autres de retenir son rire, son fou-rire; et ces jeunes femmes s'y employaient avec des pleurs de gaîté dans les yeux !

C'est que l'époque aimait assez les bouffonneries scatologiques : comme nos générations ont franchi, dans le domaine du comique, les tabous du sexe, la Belle Époque s'exerçait à franchir ceux du pôle opposé et grand-mère me racontait volontiers les exhibitions de Joseph Pujol, le pétomane du Moulin Rouge, auquel elle avait assisté à Paris et qui demeurait un des grands souvenirs de sa vie de rieuse. A toute époque, le franchissement des tabous est source de rire et si celui du sexe n'était pas encore acceptable, l'autre, plus grossier sans doute, mais d'un péril moral moins perceptible, se faisait place dans la société de la Belle Époque. Grossier, mais non vulgaire, le pétomane intégrait dans son discours anal les préjugés de son époque : le patriotisme, la revanche, la Marseillaise et l'armée française y faisaient, si l'on ose dire, accompagnées de pets, bonne figure. Ce que Bergson, dans son ouvrage sur le rire, paru justement en l'année 1900, nommait "*l'interférence entre deux systèmes d'idées, source intarissable d'effets plaisants*", si du moins il est permis de considérer la spécialité du pétomane comme un système d'idées et le pétomane lui-même comme un ancêtre valable de Desproges ou de Coluche, pour ne parler que des plus grands.

Oui, notre grand-mère était rieuse et folle-rieuse. Par ailleurs, son veuvage, si j'en crois les tableaux et les photographies, ne lui avait rien retiré de sa

beauté. Elle me racontait au passage comment, quand elle était jeune fille ou jeune femme, son cousin de La Celle (que j'ai connu, beaucoup plus tard, chanoine vénérable à Montluçon), était assis, en visite, jeune curé, jeune séminariste, en face d'elle, dans le salon du Tironnet. Elle le vit soudain discrètement rougir et fermer les yeux et s'aperçut - avec confusion ? Avec amusement, je crois - qu'elle avait laissé paraître, au bas de sa robe, l'amorce de ses chevilles et de ses bas. O tempora, o mores !

Elle fut poursuivie bien plus tard par l'assiduité de son lointain cousin Louis de Marcilly, dont elle fut l'amour de sa vie. Malheureusement mon cher parrain présentait la caractéristique très particulière d'être proprement immariable et la lecture publique de ses lettres faisait tordre au Tironnet maman, grand-mère et les tantes. Ce célibataire hypocondriaque y décrivait avec force détails les méandres de sa santé et les incidents de ses digestions difficiles. Ses séjours au Tironnet se débutaient par une cérémonie compliquée: il mesurait près de deux mètres et il fallait, pour le loger, qu'il essayât à tour de rôle tous les lits de la maison jusqu'à trouver un plumard suffisamment long pour que ses pieds à l'horizontale ne passent pas au travers des barreaux. Encore une occasion, pour grand-mère, de rire et de fou-rire encore !

APPRENDRE A LIRE ET A ÉCRIRE

Mon amie Ginou Alexandre, qui animait un concours annuel de poésie d'enfants et d'écoles, (et qui, en tant que peintre d'un certain talent, appartient en Bretagne au même cercle de peinture que mon frère Armand, fort talentueux lui aussi) avait ouvert dans notre revue de *Poésie-sur-Seine* une rubrique intitulée "*espace jeunes*" où elle avait proposé aux poètes de la revue de dire quelques mots sur l'origine, dans leur jeunesse, de leur accès à la poésie. Ma modeste contribution à cette rubrique n'est en rien, comme vous allez le voir, extérieure au sujet de ces quelques pages sur mon enfance et sur le Tironnet.

« Ils étaient aristocrates, oisifs, antidreyfusards. Porteurs pourtant d'une culture millénaire. Et l'on vivait à la campagne, où la terre nous gorge à jamais de souvenirs champêtres, de chants d'oiseaux, de poésie. Mes arrière-grandes tantes versifiaient avec humour, tout en éditant (pour rattraper les dépenses des hommes) des romans bleus pour jeunes filles; et leur frère, que je n'ai pas

connu, avait publié, à compte d'auteur je pense, deux livres de poèmes très symbolistes que je conserve avec amour dans ma bibliothèque. Mon arrière-grand-père (me disait ma grand-mère) chantait, dans le jardin, Massenet, par cœur, d'une voix d'opéra.

A huit ans, Pétain glorifiait les mères, et ... ce fut mon premier poème : "Oh ! Comme je t'aime ma mère / Que deviendrais-je sans toi ? / Pendant que travaille mon père." Aïe ! Déjà prisonnier de la rime ... Entracte. Dix ans de pensionnat et d'isolement campagnard. Dix ans de songeries pré poétiques ! A quatorze ans, je tentais de plagier le Parnasse. Mais mon père, homme de haute culture, nous lut un soir : "Ô Mort, vieux capitaine ..." et m'offrit pour Noël le volume des Fleurs du Mal. Je ne suis pas encore guéri de ce cadeau empoisonné et magnifique ("transformé" plus tard, comme on dit en rugby, par mes années de khâgne.)

Fille d'un siècle aujourd'hui lointain et de nos temps de guerre, la poésie, en somme, me fut apportée, trop chargée bien sûr, comme sur un plateau. Ce n'est pas forcément la meilleure méthode, mais peu m'importe en un sens la valeur, ou la médiocrité sans doute, des textes sortis depuis de ma plume, et de leur destin éphémère dans des revues ou ... dans mes tiroirs. A ceux qui de près ou de loin m'ont formé dans la poésie, mes aïeules, mon père, mon maître Laurent Michard, ses collègues de Henri IV, et, bien plus tard, mes bons amis de Poésie-sur-Seine, je dis ici ma gratitude pour la joie qu'ils m'ont chacun, chacune, à leur tour apportée : ce plaisir infini de composer, de façonner, dans l'ombre et dans la solitude, ces trésors intimes, ou, comme l'aurait dit Max Jacob, ces "bijoux", réussis ou non, que m'importe : des poèmes. »

(Édité dans notre revue, Poésie-sur-Seine, N° 38, septembre 2001)

(« Aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit pour le plaisir d'écrire un poème, » écrivait Baudelaire.)

Eh oui, j'étais venu au monde poétique avec une cuiller d'argent dans la bouche. J'ai évoqué tout à l'heure la vie et le souvenir de mes tantes. Quant au poème de l'époque pétainiste, je me souviens encore l'avoir remis à notre maîtresse de huitième dans la première de mes dix années de pensionnat au collège des Maristes de Montluçon. Après un an passé au Tirondet auprès de ma mère, qui m'enseigna assidûment, j'avais six ou sept ans, mes premiers

éléments de scolarité, je me retrouvai, grâce à elle, premier de ma classe, mais dans l'enfermement d'un collège, bourré de tics et d'interrogations sur ce destin étrange (à la façon, je le saurais plus tard, de Baudelaire) qui m'avait séparé d'une mère qui, l'année précédente s'occupait de moi (et de mes deux frères cadets) tous les jours avec exclusivité, pendant que nos aînés étaient placés, c'était le temps de la guerre, l'un chez l'oncle Lionel à La Chaussade, l'autre, ma sœur, à La Châtre auprès des d'Aubigny. *"Pourquoi moi ?"* me disais-je le soir, avant de m'endormir : et le sommeil, à la lueur bleue des veilleuses dans le dortoir, mettait longtemps, très longtemps à venir. Cette habitude des angoisses et des insomnies nocturnes, cette découverte aussi du moi malheureux, ne sont sans doute pas étrangères non plus à une future vocation poétique.

Quant au second poème, hérité du Parnasse, je me souviens parfaitement du premier vers, animal et descriptif, à la façon bien sûr de Leconte de Lisle: *"Aude-
dessus du grand pré, la large buse plane..."* Heureusement, j'ai oublié la suite ce qui m'exempte, et je préfère, de la citer. Je ne suis d'ailleurs pas très sûr qu'il y eut une suite. En bref, ce vers unique d'un sonnet qui n'aura jamais existé, cet alexandrin solitaire, décida, sans m'interroger, de se suffire à soi-même, laissant dans l'imagination planer, planer la buse, comme les buses font, interminablement, quand sous leurs yeux perçants se révèlent un poussin, un mulot, proies possibles. J'avais, je crois, quatorze ans j'étais, je m'en souviens avec précision, dans ma chambre du Tirondet, dont la fenêtre donnait sur l'immense prairie bordée d'arbres, à la façade arrière de la maison C'était le côté des soleils couchants. Une buse, sans doute, *"planait"* ! C'est pour moi l'oiseau creusois principal, par sa taille, par sa majesté quand il plane, justement, par le défi que pose sa menace sur le peuple des petits animaux cachés dans l'herbe et les buissons.

Cette chambre, la plus petite, au premier étage de la maison, je l'ai occupée pendant plusieurs années de mon enfance. C'est là que j'ai lu avec la passion que vous devinez un nombre appréciable de romans de la bibliothèque rose qui trônaient sur une étagère : ceux de la comtesse de Ségur. Pour moi, *"Les voilà, les voilà"* des *Vacances*, *"J'avais une maîtresse très méchante"* des *Mémoires d'un âne*, les pleurs de Sophie Fichini, mouillée sous la gouttière, privée de crème et de gâteaux, le knout et les favoris du général Dourakine : c'est dans cette chambre un peu minuscule que j'appris pour ma vie entière

le grand, l'inépuisable plaisir de la lecture et cette jouissance sans pareille de se trouver dans une chambre bien à soi, à l'abri des regards, du jugement des autres, en compagnie de moi et de mes auteurs favoris. Privilèges d'une enfance privilégiée !

Qu'il faisait froid, pourtant, l'hiver, dans cette chambre dénuée de tout moyen de chauffage. Pour me réchauffer pendant mon sommeil, j'avais droit à ces merveilleux édredons à plumes d'un rouge grenat qui s'étaient comme un gros ventre sur le dessus du lit. Et nous montions de la cuisine des "*boules*" qui étaient en réalité des bouteilles cylindriques de terre cuite où l'on versait de l'eau bouillante et que nous introduisions sous les couvertures en les faisant rouler, du bout des pieds, jusqu'à réchauffer nos mollets, nos orteils, la paume de nos pieds et faire un peu provision de chaleur pour le tout début de la nuit. Ensuite, c'est le corps qui se réchauffait de lui-même sous l'abri sûr des couvertures. J'y ajoutais parfois, les soirs de grand froid, la compagnie chaleureuse du chat et je me blottissais contre lui comme lui contre ma poitrine, faisant tous deux échange de chaleur, de ronrons, d'amour tendre.

Et nous dormions ainsi dans la fermeture absolue des portes et fenêtres. Et pour éviter aussi d'avoir à descendre l'escalier glacial jusqu'au petit cabinet du rez-de-chaussée, plus glacial encore, un pot de chambre était dissimulé dans la table de nuit. Et quand mon oncle Rice, un jour ou l'autre, pénétrait le matin dans ma chambre pour me réveiller, pris par l'odeur acide de l'urine, il s'enfuyait en se moquant de moi comme il savait si bien le faire : "*Quelle odeur ! Quelle horreur !*" Et, comme il savait si bien le faire aussi, il éclatait de rire ! L'hygiène, les soins du corps, étaient dans ces conditions- là, sommaires, l'hiver surtout. Une fois tous les huit ou quinze jours, maman nous lavait dans un tub, ce récipient cylindrique en zinc que l'on ne connaît plus de nos jours que par les "*nus à la toilette*" d'Edgar Degas ; faute de douche, on répandait de l'eau le long du corps par le moyen d'éponges de gros volume.

Après la mort de grand-mère, et notre départ du Tirondet, une salle de bains fut installée dans mon ancienne chambre du premier étage, la plus petite de toutes. L'ajout de cet élément de confort dans une maison totalement inutilisée valut des réflexions amères des métayers auxquels il aurait été combien plus nécessaire au retour des travaux des champs ! Ils continueraient comme avant de faire gicler l'eau sur leurs torsos nus imbibés de sueur...

Du temps où nous vivions au Tirondet, les mansardes étaient vides. Le viager des tantes et de grand-mère leur assurait, aux frais de monsieur de Grandchamp, l'acquéreur, le salaire et l'entretien de deux domestiques qui, du temps d'Émilienne et de Jean, étaient logés dans la pièce située à mi-étage de la salle à manger et de la cuisine. Quand je fus adolescent, je choisis de quitter ma petite chambre du premier étage et de me réfugier tout seul dans l'immense désert des mansardes inoccupées. Ma chambre, cette fois, par une fenêtre en chien assis sous le toit d'ardoises, donnait sur la façade avant de la maison et j'avais vue sur la grille d'entrée, la cour, la chapelle, sur le magnifique tilleul qui abrita tant de conversations sur les *transats* et que des acquéreurs ultérieurs, ô larmes, ont coupé, enfin, sur le hangar à bois où j'avais, à six ans, passé de longues heures aux côtés d'Émile, le jardinier. Émile me faisait tenir un bout, lui l'autre, de l'immense scie qui, par un va-et-vient des bras et du corps, servait à trancher d'énormes troncs d'arbres (le "*passep-partout*" consistait en une lame de un mètre cinquante de long dotée à chaque extrémité d'une robuste poignée de bois perpendiculaire à la lame. Maman s'amusait encore à se souvenir comment le petit garçon que j'étais baissait et relevait la tête, le nez en bas, le nez en l'air, à chaque aller- revient de cette lame bien plus grande que lui.)

Ma chambre était meublée d'un mobilier de pitchpin (résineux venu d'Amérique) qui aura émigré plus tard et jusqu'à ces derniers mois dans l'une des chambres du moulin de Bonlieu. J'avais une cheminée, où je brûlais du bois qui, sur mes bras, avait monté les étages et une table de toilette équipée d'une cuvette, d'un pichet et d'un broc où l'eau gelait la nuit, quand l'hiver était froid. Je me souviens aussi qu'au-dessus de ma table de lecture et d'écriture, j'avais plaqué au mur un portrait de Rimbaud, ce visage aux traits d'enfant, extrait du tableau de Fantin-Latour, où le petit voyou de génie, l'air pensif, appuie son menton sur sa main. L'électricité, au Tirondet, avait été installée dans les deux rez-de-chaussée et au premier étage, mais elle faisait défaut à celui des mansardes. Mon éclairage était donc assuré le soir par une solide lampe à pétrole et l'on ne s'étonnera donc pas qu'en ayant pris l'habitude, j'aie choisi plus tard rue Boissière de travailler et de coucher dans une "*chambre de sixième*", comme on la nommait, non seulement sans eau courante, mais aussi dénuée de tout éclairage électrique et de faire par conséquent la totalité de mes études dites "*supérieures*" sous la lumière douce du pétrole.

La pièce voisine était un vaste cabinet de toilette qui devait servir autrefois à l'ensemble des domestiques ou à ceux des "*maîtres*" qui dormaient à l'étage. Pichets, cuvettes et brocs, y dormaient plus ou moins couverts de poussière. Sur la table de toilette avait, je ne sais pourquoi, atterri la photo de mariage d'Huguette de Verdalle et du lieutenant-cavalier Pierre de Meaupou, les parents de notre cousine Béatrice de Saint-Hilaire que les hasards de l'existence m'ont fait rencontrer bien plus tard à Boulogne.

Dans le couloir d'accès à ma mansarde se trouvaient deux armoires en bois mystérieuses où, pour les avoir vues parfois ouvertes, nous savions que pouvaient se trouver notamment un appareil-photo de grand-père Gaston, lequel, au front, avant d'être tué, envoyait à *L'Illustration* des photos de guerre dont beaucoup, m'assura grand-mère, furent publiées ; mais je n'ai pu les repérer dans les *numéros* de l'époque. On y trouvait aussi deux masques à gaz, reliques de l'une des deux guerres et qui, nous pouvons l'espérer, ne serviraient plus jamais, si ce n'est, comme nous le faisons, à se déguiser en monstres ! L'une des armoires servait aussi, en dehors de la saison de chasse, à loger les fusils, jusqu'à l'époque de l'Occupation du moins, où chacun fut tenu de remettre son fusil à la mairie, ce qui, on le devinera aisément, n'allait pas de soi pour cette multitude de chasseurs qui peuplait la campagne. Le mot d'ordre était bien entendu de cacher son arme et non de la remettre ! "*J'espère que vous n'avez pas donné ma petite bête à deux trous*" écrivait à sa mère, en langage ... codé, l'oncle Rice, le grand chasseur de la famille.

Effectivement, depuis sa première jeunesse, l'oncle Rice avait eu une passion, la chasse. Aussi n'attendit-il pas d'avoir l'âge où l'on peut obtenir son permis et dès la fin de son adolescence, il parcourait les champs et les bois sans permis, un fusil sous son bras. Il suffisait bien sûr d'éviter le coup d'œil des gendarmes. Au temps où il faisait son service militaire, l'oncle Robert s'en vint en permission au Tirondet et demanda "*après*" son frère, comme on dit en creusois. Le jeune Maurice venait de partir à la chasse. Robert partit à sa suite, l'aperçut de loin qui poursuivait le gibier à travers champs et se tint à distance suffisante pour que son frère le prît, sous l'uniforme du soldat, pour un gendarme et assez loin pour qu'il ne puisse reconnaître son aîné. Et l'oncle Robert me racontait que le jeune Henri-Maurice se mit à filer en suivant les haies sans parvenir à se débarrasser du soi-disant gendarme qui le suivait et qui le poursuivait de loin: il avait, comme on dit, "*la pétoche*". Un soir, chez

Béatrice, j'ai raconté cette histoire qu'en dehors de l'intéressé, je restais le seul à connaître. A ma surprise, à mon ennui sans doute, je dois le dire, l'oncle Rice, qui pourtant aimait tant rire (peut-être pas à ses dépens !) ne fut pas très très content de ce rappel des facéties de ce frère aîné qui m'avait raconté cette histoire.

Dans les mansardes enfin se trouvait une commode, dans les tiroirs de laquelle dormaient sans ordre une multitude de photographies d'autrefois, des visages surtout, noirs et blancs ou sépia, mais sans légende : des portraits anonymes en somme. Tous ces hommes, ces femmes avaient vécu au Tirondet avant nous. Le noir et blanc leur donnait une physionomie un peu austère ; le sépia au contraire adoucissait leurs traits, on aurait aimé les connaître !

La même pièce était aussi meublée d'une grande armoire qui contenait la bibliothèque des tantes. J'ai pu y prendre connaissance de bien des romanciers plus ou moins négligés aujourd'hui, Estaunié, Bourget, Bordeaux, j'en passe ... et non des meilleurs ! On y trouvait aussi une collection de la *Revue des deux mondes*, revue critique, mais devenue conservatrice en fin de siècle. Dans des numéros de journaux féminins, pleins de dessins de mode Belle Époque qui troublaient mon adolescence, j'eus aussi la joie de découvrir les caricatures d'Albert Guillaume, un dessinateur de génie que plus personne ne connaît et dont une gravure en couleurs, achetée jadis aux Puces de Montreuil, trône aujourd'hui dans ma chambre au-dessus de mon bureau.

Ô SAISONS, Ô CHÂTEAUX...

Chaque année, les quatre saisons étaient pour nous rythmées à la fois par le temps de nos vacances et par les travaux des champs. Une dichotomie dont nous parlerons tout à l'heure.

Que dire de l'automne, des giroldes cachées sous les fougères, et des cèpes, et des trompettes de la mort qui poussaient sous les hêtres de l'avenue et dont l'étrange nom nous faisait rêver. Que dire des récoltes de fruits, de prunes, qui se tournaient en confitures, de pommes étendues pour l'hiver sur des claies. Mais la grande affaire de l'automne, c'était bien sûr l'ouverture de la chasse qui alimentait longtemps à l'avance des discussions interminables et qui réunissait, pour des équipées mémorables, tous les hommes de la maison et leurs chiens. Nous aurions parfois la permission de les accompagner. On

revenait ou non bredouille, oncle Rice le carnier plein, papa le carnier vide, mais chacun content d'avoir marché, marché, marché à travers champs, à travers prés, dans les sillons, dans les prairies, au bon grand air.

Plus petits, notre grande occupation de l'automne, Miki et moi, était de "*jouer aux vaches*". Miki, le plus entreprenant des deux, aménageait dans le sable de la cour des tracés qui représentaient des étables. Accroupis à terre, nous placions dans ces "*étables*" des rangées de marrons d'Inde qui représentaient, eux, les "*vaches*". Avec leur couleur brune, l'arrondi des dessins visibles sur leur écorce et leur forme de ventre gonflé, les marrons, débarrassés de leur coque verte, mélangent un peu l'aspect d'une charolaise et la couleur d'une limousine. Cette approximation nous suffisait pour installer, puis faire circuler, des "*étables*" à des "*prairies*" imaginaires, nos dociles troupeaux. Des années plus tard, oncle Robert accepterait que je l'accompagne dans ses inspections de propriétaire sur le territoire des deux fermes. Il m'expliquait patiemment diverses techniques agricoles et notamment, ce sont les marrons qui m'y font penser, m'apprenait à distinguer la qualité d'une vache à la quantité de viande visible entre ses os. Plus tard encore, quand j'ai suivi à Sciences Po. les cours d'économie agricole de René Dumont, la science de l'oncle Robert me revenait en mémoire, avec ces balades dans la terre épaisse des champs qui se collait à nos chaussures.

Car l'automne était surtout la saison des labours. Ce travail très pénible d'hommes ne nous concernait, nous enfants, que très indirectement. Il nous arriva cependant d'accompagner dans les champs Dédé Leguellec en préparation des labours : ceux-ci étaient effectués par des attelages de chevaux que menaçaient, à la sortie de l'été, les nids de guêpes installés dans les chaumes. Il nous revenait de les débusquer et plus encore de les détruire, car un cheval qui marche sur ces nids d'insectes devient fou et le laboureur se trouve impuissant à le maîtriser ; un couple de chevaux à plus forte raison. Nous nous armions de grandes perches du bout desquelles nous grattions la terre le plus loin possible en avant de nous. Quand un de leurs nids se trouvait ainsi provoqué, les guêpes sortaient en fanfare et l'extrémité de nos bouts de bois avait quelque peine à saboter en grande hâte l'existence du nid. Il nous restait le temps de nous enfuir à toute vitesse pour échapper à l'essaim vengeur qui nous poursuivait jusqu'à la sortie du champ. Après quoi, nous faisons quand même le compte de nos piqûres, qui sur le front, qui sur les

mains, qui sur le cou (les plus dangereuses), avec quelque fierté sans doute, comme un guerrier qui compte ses blessures.

Que dire de l'hiver ? Les saisons les plus rudes nous permirent d'emprunter dans l'armoire des mansardes les patins à glace des arrière-grands-pères et grands-oncles et de nous risquer sur la glace qui craquait à notre passage avec un bruit sinistre sur toute la surface de l'étang. Grand-mère ne manquait pas de nous mettre en garde : son père ne s'était-il pas un jour retrouvé plongé dans l'eau glaciale, n'ayant dû son salut qu'à la force des poings cassant la glace trop fragile, jusqu'à parvenir à une épaisseur suffisante pour se rétablir en surface. Les autres années nous permettaient au moins quelques joies de l'hiver, bien sûr, les batailles de boules de neige et puis quelques glissades sur des luges plutôt inefficaces bricolées avec des douves de tonneaux.

Deux événements jalonnaient généralement l'hiver, ce temps où le travail réduit des champs permet d'autres besognes : les paysans en profitent notamment pour refaire les haies. Et puis, au mois de janvier, l'on tuait le cochon. Bien entendu, nous les gosses, nous étions tous là pour contempler le sanglant spectacle de la bête égorgée qui couinait à fendre l'âme ; mais avions-nous déjà l'âme de l'en plaindre ? Nous étions aussitôt pris par l'agitation extrême des hommes et des femmes, - les uns pour recueillir le sang (c'est du sang, mêlé d'oignons, que l'on fait le boudin), évider les entrailles, puis découper le tout de la viande et des os, - les autres pour s'emparer de ces morceaux sanguinolents et pour les emporter vers la cuisine ou sur des tables improvisées et fabriquer en toute hâte les pâtés, les boudins, les saucisses et les savoureuses rillettes que l'on goûtait sur des tartines de pain grillé. Dans le cochon, tout est bon. Et son traitement mobilise le maximum de personnes.

Le mois de janvier permettait également de "*pêcher l'étang*". On ouvrait la pelle, c'est à dire la vanne qui sert dans la digue à retenir l'eau ; et les poissons de l'étang se trouvaient entraînés par le flot et piégés dans le déversoir où les paysans les recueillaient vivants dans des paniers et dans des seaux. D'autres hommes marchaient avec de gigantesques bottes dans le fond de l'étang vidé pour attraper les poissons qui restaient. Généralement, l'oncle Robert était présent à cette pêche, qui représentait en effet pour l'exploitation agricole un revenu conséquent dont on commentait l'importance en la comparant aux

exercices précédents et aux meilleures années. En fonction des résultats, le rempoissonnement de l'étang, en vue des pontes de printemps, faisait l'objet d'importants calculs techniques et commerciaux.

Naturellement, l'événement majeur de l'hiver était, comme pour tous les enfants, la fête de Noël. Nous nous rendions en chœur à la messe de minuit, une marche à pied dans la nuit de trois kilomètres jusqu'à l'église de Sannat. Je me souviens d'une nuit magnifique d'étoiles où notre mère avait lu, en marchant, une lettre, à la seule clarté de la lune. Au retour, nous placions précautionneusement nos souliers devant la cheminée du salon et le matin découvrait nos cadeaux. Je me souviens plutôt de petits trains ou d'autres objets de bois ou de métal ; le monde des jouets n'était pas encore envahi par la matière plastique ! Le donateur, c'était, bien entendu, le petit Jésus, car pour nos parents, cette référence religieuse était évidente. Et puis le père Noël n'avait pas tout à fait fini d'envahir l'imaginaire européen et la Noël française n'avait pas encore, à la semblance de tant d'autres coutumes, adopté sa version américaine de la Santa Claus commerciale. Enfin, à l'inverse, le Saint Nicolas européen avait-il tout à fait disparu ? Marie-Antoinette m'a raconté que dans son enfance et dans sa famille lorraine, la fête des cadeaux, c'était encore la Saint Nicolas.

Une année, pour moi, ce ne fut pourtant plus le petit Jésus : j'avais atteint sept ans, c'est l'âge de raison, et mes parents crurent bien faire de remplacer le jouet traditionnel par un étui qui contenait un stylo, tout noir ! Et un portemine, tout noir, lui aussi ! Du coin de l'œil, je les vis qui lisaient sur mon visage ma déception. Mon âge de raison me disait que le petit Jésus, c'était bien mes parents, mais il ajoutait très raisonnablement que l'âge de raison, c'était, encore aussi, celui des vrais joujoux. Notre sœur Sabine avait connu une aventure similaire. Ayant déclaré à nos parents "*qu'elle ne croyait plus au petit Jésus*" apporteur de cadeaux, ceux-ci lui répondirent que dans ce cas elle n'en aurait plus. La prudence l'emporta: "*J'ai recruté*", nous raconte-t-elle. Pour d'autres peut-être, le petit Jésus, si juste pourtant, se montrait moins généreux qu'avec nous. Famille nombreuse, les métayers d'en bas étaient pauvres. Comme je racontais à l'un de leurs enfants les cadeaux que j'avais reçus, je ne sus m'abstenir de lui demander ce qu'il avait trouvé dans ses souliers : "*Moi, j'ai eu ... une pomme*", me répondit Guy.

Le printemps se manifestait plus tard au Tirondet qu'à Montluçon, où nous

découvriens, au retour des vacances de Pâques, les marronniers en fleurs, avenue de la Gare, alors que la floraison creusoise se réservait pour le mois suivant. Et c'était grandement préférable, puisque les pommiers ou les cerisiers prématurément en fleurs risquaient très gravement le retour du gel et la destruction parfois de toute la récolte que l'on en pouvait espérer. En réalité, comme dans tous les pays froids, le printemps creusois est une saison courte, bien vite suivie par l'été.

L'été, c'était bien entendu la saison des grandes vacances qui commençaient au début du mois de juillet. Dans les arbres, sauf en cas de gelée tardive, les fruits succédaient aux fleurs du printemps. C'était, au jardin, la splendeur des pivoines, dont j'aimais qu'elles rimassent avec mon nom. C'était la saison des fruits rouges, les fraises cachées au ras de la terre, les groseilles dont les grappes se roulaient entre les doigts, puis le trésor des framboises, grasses et goûteuses à souhait. Plus particulièrement, les cerises étaient mûres : je ne parle pas des reverchons ou des grosses bigarreaux, mais d'une espèce plus particulière qui était celle des minuscules cerises sauvages, les merises, en bordure des champs, dans les hauts cerisiers des haies. Mon frère et moi, dotés de grands paniers, nous partions, dès le début du mois de juillet, faire notre cueillette, grimpant avec agilité jusqu'au sommet des arbres. On nous mettait en garde de tomber, mais la récolte était bien entendu accueillie avec faveur, qui engendrait pour le dîner de majestueux clafoutis, dits "*millas*", dont la consommation était curieuse : car la petitesse extrême des merises faisait de ce dessert un gâteau savoureux certes, mais un gâteau de noyaux que maman, pour nous faire rire, faisait mine d'avaler par mégarde ou de cracher en mitrailleuse dans sa main fermée.

L'été, c'était pour nous la saison du Goulet, cet étang merveilleux dont l'usage nous était strictement réservé et auquel, par l'allée du bois, nous nous rendions sur nos petites jambes pour des bains prolongés dans l'eau plutôt vaseuse et pour de longs bains de soleil sitôt qu'il faisait beau. Nous fabriquions, avec des roseaux noués de ficelles, des radeaux incertains sur lesquels, en fragile équilibre, nous affrontions ... le large, c'est-à-dire le milieu de l'étang ; en d'autres termes, l'endroit où l'on n'a plus pied. Je me souviens comment nous entreprîmes, en l'absence des parents et sans savoir nager, la traversée de l'étang sur une vieille barque vermoulue et rouillée qui prenait l'eau de toutes parts. Aux trois quarts de la traversée, la barque s'enfonça

définitivement pour pourrir à jamais sous les flots. Miki, Sabine et moi nous retrouvâmes debout dans l'eau, à l'endroit précis où un enfant commence à prendre pied. Je crois bien qu'un mètre plus tôt, nous étions tous les trois noyés ! Les faisceaux de roseaux, entre-tenus par des ficelles, nous servaient également de bouées pour apprendre à nager. Et nous entreprenions, munis de ces prothèses maladroites, de traverser à notre tour l'étang, au prix d'une brasse incertaine.

Au Goulet, des journées entières d'adresse et de patience étaient consacrées à des parties de pêche à la ligne, qui commençaient bien sûr par un tour au jardin pour dénicher, dans la terre grasse des plates-bandes, de gros vers de terre luisants que l'on enfilait sans pitié sur les hameçons. Ceux-ci nous rapportaient, sans trop de difficulté, car l'étang était très poissonneux, des carpes bien grosses, bien grasses, des tanches vaseuses et, au repas, pleines d'arêtes, des brochets carnassiers et, quand la pêche était à l'étang des Ramades, des blackbass, une forme de truite d'eau douce que cet étang plus sauvage était seul à fournir.

D'autres parties de pêche nous entraînaient dans les prés sur le bord des ruisseaux. Dans des eaux transparentes à souhait - de ce temps, le mot pollution ne faisait pas encore partie du vocabulaire - nous pratiquions la "pêche à la bouteille". Il fallait pour cela se munir de bouteilles au cul bombé vers l'intérieur ; en le frappant avec le bout d'un bâton ou d'une tige en fer, nous le faisons sauter d'un coup sec. Le piège était prêt : placée au fond du ruisseau sur le lit de sable, l'ouverture ainsi pratiquée dans le culot tournée vers l'amont, le courant entraînait dans la bouteille les tout petits poissons de ruisseau qui, enfermés dans cet habitacle minuscule et empêchés par le courant qui traversait la bouteille, de revenir en arrière, ne pouvaient en sortir par le goulot tourné vers l'aval et trop étroit pour eux, malgré leur petitesse. Nous rapportions ainsi, non sans fierté, de merveilleux butins de vairons et de loches que l'on cuisait à la friture. Pour des raisons qui m'échappent tout à fait, il paraît que ce genre de pêche était interdite. Le père Chantelot, notre vieux professeur d'histoire à Saint-Joseph, nous racontait en riant sa conversation avec un gendarme qui, disait-il, l'avait autrefois pris sur le fait au cours de cette activité "*coupable*", mais l'avait aussi bien laissé allé en observant d'un ton *paternel* (c'est ainsi que parle un gendarme !): "*Allez, monsieur ! Ce n'est qu'un bien petit délit !*"

L'été, c'était surtout aux champs la saison des récoltes, effectuées en hâte, y compris le dimanche, pour peu que le temps tournât à la pluie. (Ah! ce travail du dimanche, « péché » des paysans, à la saison des foins et des moissons quand le ciel, justement, se faisait menaçant. Que de commentaires il engendrait dans nos familles si catholiques et dans les presbytères, quel que fût dans la réalité le danger des pluies et des orages qui, en quelques heures, peuvent détruire le travail d'une année !) Travailler le dimanche, c'était, tout simplement, n'être pas pratiquant !

Nous participions, du haut de nos bras d'enfants, au chargement, jusqu'au trop plein, des foins dans les chars tirés par leur paire de bœufs paisibles, sur le muflon de qui les mouches se faisaient des festins de morve. Au retour, nous trônions avec les enfants de la ferme au sommet de ces chargements d'équilibre incertain. A cette couronne d'enfants s'ajoutait, dans le dernier chariot de la saison, une couronne de fleurs sauvages que nous brandissions fièrement. Je ne puis aujourd'hui, à la fin des printemps d'Île-de-France, passer à côté d'une prairie en herbe haute sans respirer avec délices l'odeur de mes foins d'autrefois et revivre un instant, en esprit, en parfums, mon enfance. Des moissons qui suivaient, plus rudes, plus piquantes, le souvenir m'est peut-être moins savoureux. Mais elles étaient, sur la fin du mois d'août, suivies de la batteuse !

Chaudement enfoncé dans mon lit, un grondement rythmé montait de la ferme d'en bas. La batteuse ! Le grand jour était arrivé, le plus important de l'année, plus important, peut-être, que les œufs de Pâques ou que les cadeaux de Noël ! Il s'agissait de se lever bien vite. Les paysans commençaient leur journée bien plus tôt que nous, surtout ce jour-là où tout le voisinage était convoqué pour participer à la seule entreprise véritablement collective de l'année : les hommes pour les travaux de force et les femmes pour les nourrir. Arrivés sur place, nous contemplions avec fascination le mouvement de va-et-vient des fourches lançant aux hommes embusqués sur le sommet de la machine les gerbes que l'énorme parallélépipède engouffrait pour les ressortir, d'un côté sous la forme de bottes de paille et de l'autre sous la forme des grains de blé qui coulaient, comme un liquide grumeleux, dans les sacs accrochés devant les ouvertures. Des hommes s'emparaient de ces sacs : c'était, sur leurs épaules, cent kilos qui allaient gravir, pas à pas, pied à pied, les échelles de bois appliquées contre le bâtiment voisin. A travers le nuage

de *balle* (l'enveloppe légère des grains) et d'une poussière lumineuse, car ce travail était en plein soleil, on voyait grimper les hommes en sueur, à demi courbés sous ces poids énormes qui, d'un coup d'épaule, disparaissaient soudain, là- haut, dans le grenier à blé.

Je ne sais avec précision quand la moissonneuse-batteuse a fait son apparition dans la Creuse, entre les deux guerres je suppose. (NB : L'article P 46 apporte une réponse pour Sannat). Grand-mère gardait le souvenir des paysans battant le blé au fléau, deux par deux, le père et le fils ou l'homme et sa femme, l'homme et sa fille, quand il n'y avait qu'un seul homme à la ferme. (J'ai vu une fois dans ma vie des paysans battre au fléau, c'était dans une île grecque, dans les années 1970.) (Dans le même ordre d'idée, j'ai vu dans une campagne normande, vers la même époque, un couple de vieux paysans faire la cuisine dans le foyer de la cheminée, la marmite pendue à la crémaillère et la casserole posée sur un trépied, à même le sol, comme on le voit dans la cuisine des Mozart, quand on visite leur maison de Salzbourg.)

Autour de la batteuse, les femmes s'agitaient à distribuer aux hommes, en attendant le repas, des morceaux de "*trôte*" au fromage et de saucissons à l'ail. Le repas, celui du soir surtout, se passait le long de longues tables posées sur des tréteaux et les hommes, assis côte à côte sur des bancs aussi longs que les tables, vidaient avec rapidité le suffisant de plats de viande et de légumes qu'assurait devant eux le va-et-vient des femmes entre l'avidité des tables et l'agitation de la cuisine. La boisson (le vin rouge) circulait dans les verres, suivie par les coups de gnôle au dessert. Les enfants et les jeunes préparaient activement des farces dont la principale consistait à verser, dans le fond d'un verre, de la cendre de cigarette, censée causer l'ivresse inévitable du buveur.

Nous avons notre rôle dans le déroulement du battage : on nous confiait la tâche d'alimenter en eau la machine à vapeur dont une roue latérale, gigantesque à nos petits yeux, par le relais d'une très longue courroie, assurait le mouvement de la batteuse. Notre journée d'enfant se passait donc, pour une large part, à transporter de la fontaine voisine au réservoir de la machine des seaux d'eau un peu lourds, je crois, pour nos bras. En dehors des blagues, des récits de récoltes et des sous-entendus sur la vertu des femmes, l'un des sujets principaux, et des plus sérieux, de la conversation des hommes portait sur le rendement du blé. Je me souviens des années d'après-guerre où

l'on s'émerveillait d'avoir atteint les dix-sept quintaux à l'hectare (moins de la moitié des rendements actuels, mais un beau score pour l'époque). L'utilisation des engrais commençait à faire son effet ; son rôle a précédé celui des tracteurs dans la révolution agricole. Et pour en revenir à la batteuse, celle-ci fut plus tard, effectivement, mise en mouvement par la roue latérale d'un tracteur qui remplaçait ainsi la vieille machine à vapeur, mise désormais au rebut. Nous n'étions plus à cette époque des enfants, mais des adolescents, et les petits parisiens, devenus grands, n'avaient plus le droit, pour des questions d'assurances, de participer aux travaux de la batteuse ; nous contemplions donc, inactifs, ce tracteur qui marchait tout seul, à moins de passer notre désir d'activité dans la distribution des plats et le travail des femmes.

Cette expulsion de nos activités fermières, même si elles avaient pour la plus large part le caractère d'un jeu, et non bien entendu d'une future profession, ne se limitait pas au jour de la batteuse. A la fin d'une enfance campagnarde, nous nous voyions jetés brusquement dans le futur d'une vie citadine, dans un destin d'exilés définitifs de notre France rurale. Comme la vie politique, entre nos souvenirs et notre présent, la France se trouvait coupée en deux dans nos cervelles.

Certes, devenus adultes et bons bourgeois, nous ne cesserions de tenter, de maison de vacances en maison de vacances, de retrouver quelque chose des sensations qui avaient fait vibrer nos enfances. L'odeur des foins, je l'ai dit ; la tonte des gazons, piteuse caricature des attelages de chevaux qui traînaient les faucheuses ; la cueillette et la préparation des champignons ; le ramassage des fruits et la cuisson des confitures. Dès mon arrivée à la campagne, je me précipitais alors à la ferme pour y faire mon plein de ce savoureux lait bourru que je mettais aussitôt à cailler pour déguster chaque jour ma ration de fromage blanc.

Et cette affaire de fromage blanc recoupe un autre type de la dissociation dont nous fûmes victimes. Avec le ramassage du lait par les coopératives, le camion qui passait à potron minet, la ferme n'était plus en état de nous fournir le moindre broc de lait : tout était parti le matin par la route ! L'agriculture que nous avons connue, l'agriculture de notre cœur et de nos souvenirs n'existait plus que dans les livres d'histoire et dans les écomusées inventés par Georges-Henri Rivière, le vieil ami de mon copain Jean-François

Leroux.

Nous n'avons pas été les seuls à ressentir cette dichotomie entre une France traditionnelle, (sur laquelle Pétain avait tenté de faire reposer son régime : *"La terre, elle, ne ment pas"*, comme disait le fameux discours écrit, hélas pour lui, par Emmanuel Berl) et la France moderne, amorcée dès la Libération ; celle des engrais et des tracteurs aussi bien que celle des anciens terrains agricoles construits, à la porte des villes, de barres en béton ; celle du dirigisme, puis du libéralisme ; celle de la sécurité sociale. Les paysans aussi se trouvaient partagés en deux. Mon autre grand copain, Jacques Maho, basé à Bonlieu et à Saint-Sylvain (patrie d'Hubert Védrine) pour les enquêtes sociologiques du CNRS (Henri Mendras) dans les années 1970, décrit la préoccupation principale des paysans creusois : l'avant et l'après (*"avant c'était comme ci, maintenant c'est comme ça"*) ; la façon dont les paysans perçoivent la révolution agricole qu'ils n'avaient pas forcément prévue et qui les fait passer brusquement de la dépendance ancienne du seigneur ou du propriétaire dans celle, en amont, des sociétés fournisseuses d'engrais et de semences et, dans l'aval, des intermédiaires et du grand commerce distributeur. (Jacques Maho - « L'image des autres chez les paysans » - Le champ du possible 1974 et « Vivre dans la Creuse »- éditions du CNRS 1985)

C'est vrai, ce coupage en deux de la France politique, tel que je l'avais ressenti dans cette matinée de pèlerinage sur la route de Louroux, existe sans doute toujours, et nous l'éprouvons bien clairement dans les temps de campagnes électorales où les présidents sont élus à 50% et récemment dans le coupage en deux du mariage pour tous. Mais ce dédoublement se double à son tour de deux autres: celui d'une agriculture passée du mode traditionnel à celui de l'agriculture intensive et celui d'une France autrefois rurale et devenue en majorité citadine. Odeur des foins, madeleine de Proust ! Ce monde agricole de notre enfance, celui des routes caillouteuses et des sentiers herbeux, celui des femmes au sermon du dimanche et des gars au bistro, celui du garde champêtre et son tambour à la sortie de l'église, celui des maréchaux-ferrants, celui des faucheuses et des moissonneuses, des attelages de bœufs qui traînaient les froments et les seigles et des charrettes à cheval qui nous conduisaient à la gare, du cochon tué dans la cour de la ferme, du taureau conduit près des vaches - et cette vache que je vis un jour accoucher seule dans un pré, laissant tomber sur des cailloux, de toute sa hauteur, le petit

veau gluant sous elle.

Mais notre nostalgie ne fait pas que se rattacher à des souvenirs que nous ne pourrions évidemment plus revivre. Entre temps, les attelages ont été remplacés par des tracteurs, la batteuse par les moissonneuses-batteuses, le maréchal-ferrant par un garage, la traite à la main de la fermière, assise sur son tabouret sous la vache, par la traite électrique et le tas de fumier par des sacs d'engrais chimiques. Et nos anciennes métairies sont gérées par une "SA *Le Tirondet*" qui a son siège au Luxembourg ! Notre nostalgie se rattache à une France qui n'existe plus. Jean Ferrat a écrit sur ce sujet une chanson magnifique ("*Que la montagne est belle...*") et dit aussi dans une autre chanson (mais, il est vrai, sur un sujet tout différent): "*Nul ne guérit de son enfance*".

Et quand il est question de ressusciter en quelque sorte cette France à jamais disparue sous la forme de cultures "*biologiques*", de créer une France utopique de jardins étendus à la superficie globale de l'hexagone, ne sommes-nous pas en train de poursuivre l'illusion, ou mieux, l'espoir, de retrouver à nos pauvres cervelles une entité perdue quand nous fûmes forcés de renoncer aux rêves de nos enfances.